

# Reconstruire 1e Monde : Du Travail du Sexe en 2025



Laura Hurt  
Association NAGA

0608267477  
naga.panik06@gmail.com



**NA**

**GA**

# Note introductive

## Recueil de paroles, de vies, d'espoirs et de doute

### Reconstruire le Monde - Travailleurs.euses du Sexe

Ici, nous sommes très loin d'un modèle préfabriqué, empreint de fausse réalité. Dans ce recueil, on ne ment pas, tout est vrai (sous couvert d'anonymat). Ce texte est créé à partir de matières orales, journalistiques. Entre janvier et février 2025 à Nice, des dizaines de travailleurs.euses ont été interviewées, afin de leur permettre d'oraliser leurs existences, de lâcher la vérité bien trop souvent cachée. De fait nous entendons et découvrons sous le couvrant, des discours bruts, des voix différentes et un vrai lâcher-prise. Ainsi en résulte une parole réellement expressive, spontanée et terriblement concrète.

Les mots sont fidèlement mis en lumière, la parole est pure, intime, implacable, sans fard, brutale, sincère. Faire sens où il n'y a pas de cohérence. Une histoire commune, la vie. Ce sont des personnes se définissant en tant que Femme ou non, d'origines sociales différentes, de différentes cultures, de différents âges, pour aller vers la vérité d'une situation réelle qu'il ne faut plus ignorer.

En guise de conclusion, le philosophe Stéphane François apportera sa vision de l'entrepreneuriat intime et la façon dont le capitalisme de plateforme a changé certains codes de la prostitution.

Une urgence ressort de ce recueil, une nécessité d'un changement, d'une prise de conscience. Voilà un regard sur le Travail du Sexe en 2025 avec les mots de celles et ceux qui peuvent le mieux en parler, nous ne sommes pas dans la théorie mais dans la vérité de leurs existences. Voici leurs histoires...

# SARAH

"Je m'appelle Sarah, j'ai 32 ans et je suis travailleuse du sexe à Nice depuis un peu plus de six ans. Mon parcours n'a pas été linéaire, et je ne pensais pas en arriver là un jour, mais la vie est rarement prévisible.

J'ai grandi dans une petite ville des Alpes-Maritimes, dans une famille plutôt modeste. Mes parents travaillaient dur pour joindre les deux bouts, mais l'ambiance à la maison était tendue. Après le bac, j'ai tenté des études de droit à l'Université de Nice, mais entre les frais de scolarité, le loyer et les petits boulots précaires, c'était difficile de tout gérer. J'ai fini par décrocher. À ce moment-là, une amie m'a parlé de ses expériences dans le travail du sexe. Elle m'a expliqué qu'elle avait commencé par des camshows en ligne, puis des rencontres en personne avec des clients triés sur le volet. Au début, ça m'a paru inconcevable. Puis, après avoir épuisé toutes les autres options, j'ai tenté. D'abord en ligne, pour voir.

Ce qui devait être temporaire est devenu mon activité principale. J'ai découvert une certaine liberté : gérer mes horaires, choisir mes clients, ne plus courir après des petits boulots mal payés. Mais il y a aussi l'envers du décor. La précarité reste présente : pas de couverture sociale classique, des difficultés pour accéder à des soins sans jugement, et surtout, la stigmatisation. Je ne peux pas en parler librement à ma famille ou à certains amis. Ils ne comprendraient pas. Il y a aussi des moments de peur, notamment quand un client dépasse les limites, ou quand on croise la police qui peut faire preuve d'abus même si la loi française pénalise les clients et non les travailleurs.

Avec le temps, j'ai appris à poser mes limites, à dire non, à me protéger, tant physiquement que mentalement. Mais le plus dur, c'est la solitude. Ce métier est isolant, et même si on se soutient entre collègues, ça reste difficile de construire des relations stables avec des gens en dehors du milieu.

Aujourd'hui, je continue parce que c'est ma réalité, mais j'aimerais pouvoir envisager autre chose. Le problème, c'est que sortir de ce métier n'est pas simple : il y a des trous dans le CV, des regards lourds dans les entretiens, et peu de soutien réel pour la réinsertion. Ce que je voudrais, c'est plus de reconnaissance de nos droits, un accès à des structures de santé sans jugement, et surtout, que notre parole soit entendue sans être systématiquement caricaturée."

*Ce témoignage reflète la diversité des motivations et des défis rencontrés dans ce milieu.*

# CAMILA

"Je m'appelle Camila, j'ai 20 ans et je suis originaire du Chili. Je suis arrivée à Nice il y a un an et demi, en espérant trouver une vie meilleure. Chez moi, c'était compliqué d'être une femme trans. La violence et le rejet étaient constants, même dans ma propre famille. J'ai quitté mon pays à 18 ans, en pensant que l'Europe serait plus tolérante, plus sûre. Mais la réalité est plus complexe que ça.

Quand je suis arrivée en France, je n'avais pas beaucoup de ressources. Les démarches administratives étaient un vrai cauchemar, surtout avec la barrière de la langue. Je voulais trouver un travail "classique", mais quand tu es trans, jeune et étrangère, les portes se ferment vite. Les regards, les refus, les préjugés... Ça devenait presque impossible de trouver un emploi stable. J'ai rencontré d'autres filles trans dans la même situation, et c'est comme ça que j'ai commencé à faire du travail du sexe. Au début, c'était pour survivre : payer un loyer, manger, envoyer un peu d'argent à ma petite sœur au pays.

Ce métier est à la fois une source de liberté et de danger. La liberté, parce que je peux être moi-même, sans avoir à cacher qui je suis. Mais le danger est toujours là. Les clients ne respectent pas toujours les limites, certains deviennent violents quand ils découvrent que je suis trans, même si je suis transparente dès le départ. Il y a aussi la peur des agressions en dehors du travail. En tant que femme trans, je me sens souvent en insécurité dans la rue, surtout la nuit.

La police n'est pas une aide non plus. Beaucoup ferment les yeux ou nous traitent avec mépris. Il y a des associations à Nice qui essaient de nous soutenir, de nous aider à accéder à des soins ou à des démarches administratives, mais c'est loin d'être suffisant. Ce que je trouve le plus difficile, c'est la solitude. Je ne peux pas vraiment parler de mon travail, ni de ma transition, avec des gens en dehors du milieu. Je me sens souvent invisible, comme si ma vie ne comptait pas.

Je continue ce « travail » parce que je n'ai pas beaucoup d'autres options pour le moment. Mais j'aimerais pouvoir faire autre chose, avoir la possibilité d'étudier ou de travailler dans un environnement où je serais respectée pour qui je suis. Ce que je voudrais surtout, c'est que la société arrête de nous marginaliser, qu'on puisse avoir des droits comme tout le monde, sans être obligées de se cacher ou de risquer nos vies pour survivre."

*Ce témoignage met en avant les difficultés spécifiques à l'intersection de plusieurs formes de marginalisation.*

# EMMA

"Je m'appelle Emma, j'ai 18 ans, et je suis travailleuse du sexe à Nice. Mais je veux être claire : ce n'était pas mon choix. Ce n'est pas la vie que j'avais imaginée pour moi.

J'ai grandi en région parisienne, dans une famille compliquée. Mon père était violent, ma mère absente, et à 16 ans, j'ai décidé de partir. Je pensais pouvoir m'en sortir seule, mais la réalité m'a rattrapée. Après quelques mois à dormir chez des amis ou dans des squats, je me suis retrouvée à la rue. C'est là que j'ai rencontré un homme qui m'a proposé de m'aider. Au début, il m'offrait des repas, un toit, de l'écoute. Je croyais qu'il s'intéressait vraiment à moi. Mais très vite, les choses ont changé.

Il a commencé à me dire que je devais "participer", que je devais "faire ma part". Il m'a fait comprendre que je devais de l'argent pour tout ce qu'il avait fait pour moi. Je n'avais nulle part où aller, et il m'a poussé à voir des hommes, en me disant que c'était temporaire. Sauf que ce n'était pas temporaire. Il contrôlait tout : mon téléphone, mes déplacements, l'argent que je gagnais. J'étais piégée, mais je ne savais pas comment en sortir.

À Nice, c'est un autre réseau qui m'a "prise en charge". Ils m'ont déplacée ici, en me promettant que ça serait plus sûr, qu'il y aurait moins de contrôles. Mais rien n'a changé. Les clients sont parfois violents, ils ne respectent pas les limites. J'ai peur tout le temps, peur de tomber sur quelqu'un de dangereux, peur de la police aussi, même si je ne suis pas censée être celle qui est pénalisée. Les forces de l'ordre ferment souvent les yeux sur les abus, ou pire, nous traitent comme des criminelles. Mais le plus dur, c'est la honte. Je ne peux en parler à personne. Mes parents ne savent même pas où je suis, et je ne suis pas sûre qu'ils s'en soucieraient.

Il y a quelques semaines, j'ai rencontré une association qui aide les personnes comme moi. Elles m'ont parlé de solutions pour m'en sortir, des hébergements d'urgence, des démarches pour porter plainte. Mais c'est compliqué de faire confiance après tout ça. J'ai peur des représailles si j'essaie de partir. Ils savent où je suis, et ils m'ont déjà menacée. Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve, mais je rêve juste de pouvoir reprendre ma vie en main. Faire des études, trouver un travail normal, être libre de mes choix. J'espère qu'un jour, je pourrai me regarder dans un miroir sans ressentir cette culpabilité, même si je sais que ce n'est pas moi la coupable dans cette histoire."

*Ce témoignage met en lumière les mécanismes de manipulation, de contrôle et la difficulté de s'en sortir sans soutien approprié.*

# LÉA

"Je m'appelle Léa, j'ai 21 ans, et je vis à Nice depuis trois ans. Mon entrée dans le travail du sexe n'a pas été quelque chose de planifié, c'est arrivé petit à petit, presque sans que je m'en rende compte. Tout a commencé sur les réseaux sociaux. J'avais 18 ans à l'époque et je cherchais un peu ma voie. J'étais très active sur Instagram et Twitter, je postais des photos, comme beaucoup de filles de mon âge. Un jour, un homme m'a envoyé un message. Il me disait que j'étais jolie, qu'il aimait mon style, et qu'il serait prêt à me "récompenser" pour des photos un peu plus osées. Au début, j'ai trouvé ça bizarre, mais il proposait beaucoup d'argent pour quelque chose qui, à mes yeux, ne semblait pas si grave. J'ai accepté, pensant que ça resterait ponctuel. Mais après, ça s'est enchaîné. D'autres hommes ont commencé à me contacter, parfois via des groupes privés sur Snapchat ou Telegram. Certains voulaient des vidéos, d'autres des rencontres en personne. Au début, je posais mes limites, je ne voulais pas aller trop loin. Mais quand j'ai vu combien je pouvais gagner en une seule soirée, c'est devenu difficile de dire non. Je venais d'arriver à Nice pour mes études, la vie est chère ici, et ça me permettait de payer mon loyer sans galérer avec des petits boulots mal payés. Ce qui semblait être un choix au départ est vite devenu un piège. Plus je gagnais de l'argent, plus je m'y accrochais. Mais ce n'est pas juste une question d'argent. Les réseaux sociaux créent une illusion de contrôle : tu choisis tes clients, tu décides des limites... mais en réalité, tu n'es jamais vraiment protégée. Certains clients ne respectent pas les règles, d'autres te menacent de dévoiler tes photos ou vidéos si tu refuses de les revoir. J'ai été victime de "revenge porn" une fois : un gars a diffusé des photos de moi sans mon accord. Ça a été un choc. J'avais l'impression que ma vie était foutue. Le pire, c'est la double vie. Mes amis ne savent rien, ma famille non plus. J'ai arrêté mes études parce que je n'arrivais plus à tout gérer. Mentalement, c'est épuisant de toujours devoir mentir, de prétendre que tout va bien. Et même si je voulais arrêter, je ne saurais pas comment. C'est devenu une habitude, un mode de vie difficile à lâcher. Et puis, qui voudrait embaucher une fille avec ce genre de passé ? Parfois, je me dis que j'aimerais retourner en arrière, avant que tout ça ne commence. Mais je sais que ce n'est pas si simple. Aujourd'hui, j'essaie de trouver un équilibre, de reprendre mes études à distance. J'aimerais pouvoir me sortir de ce milieu un jour, mais pour l'instant, c'est encore flou. Ce que je voudrais, c'est qu'on arrête de juger les filles comme moi. Ce n'est pas toujours un "choix facile", et même quand ça l'est au départ, ça peut devenir beaucoup plus compliqué que ce qu'on imagine."

*Ce témoignage met en avant la complexité des choix et des conséquences liés à cette réalité moderne.*

# KARINE

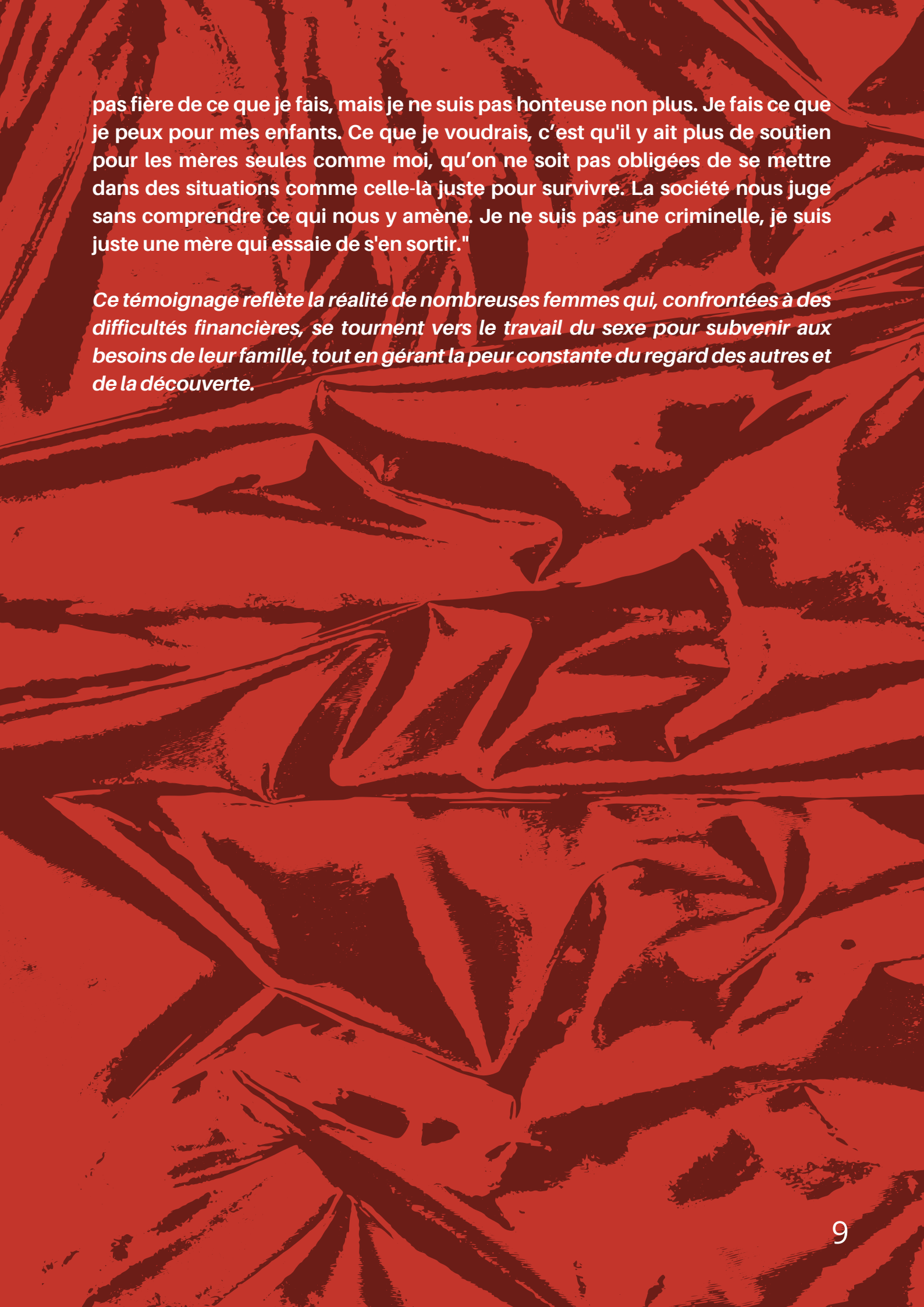
"Je m'appelle Karine, j'ai 37 ans, et je vis à Nice avec mes deux enfants, qui ont 8 et 5 ans. À première vue, je suis une mère célibataire comme une autre, avec un travail de bureau dans une petite entreprise locale. Ce que personne ne sait, c'est que le soir, après avoir couché mes enfants, je deviens travailleuse du sexe. C'est un secret que je porte seule, et la peur qu'il soit découvert me suit chaque jour.

Je n'ai pas toujours fait ça. J'étais mariée, j'avais une vie plutôt stable, mais quand mon mari est parti du jour au lendemain, tout s'est effondré. Il a laissé des dettes derrière lui, et même si j'ai trouvé un boulot rapidement, mon salaire ne suffisait pas. Entre le loyer, les factures, la cantine des enfants, et les dépenses imprévues, j'étais constamment dans le rouge. J'ai essayé de cumuler plusieurs petits boulots, mais je n'avais plus de temps pour mes enfants, et je m'épuisais. C'est une collègue, un jour, qui m'a glissé à demi-mot qu'elle connaissait des femmes qui "arrondissaient leurs fins de mois" différemment. Au début, j'ai rejeté l'idée. Ce n'était pas moi, ce n'était pas ce que je voulais.

Mais plus les mois passaient, plus la pression financière devenait insupportable. Alors, un soir, j'ai répondu à une annonce discrète. La première fois a été difficile. Je suis rentrée chez moi en pleurant. Mais l'argent que j'ai gagné en une soirée représentait ce que je gagnais en une semaine à mon travail. Au fil du temps, c'est devenu une double vie. Je choisis des clients discrets, je fixe mes règles, et je fais en sorte que tout reste bien séparé de ma vie "normale". Mais la peur est en permanence présente. Peur que mes enfants découvrent un jour, peur que mes collègues l'apprennent. Je ne sais pas ce qui serait pire : le jugement des autres ou le risque de perdre mon emploi. Mon plus grand cauchemar serait que mes enfants souffrent à cause de ça, qu'ils soient stigmatisés à l'école.

Ce métier m'a permis de garder un toit au-dessus de nos têtes, de payer des activités à mes enfants, de leur offrir des anniversaires normaux. Mais il a aussi un prix. La solitude est pesante. Je ne peux en parler à personne.

Parfois, je me regarde dans le miroir et je me demande combien de temps je pourrai continuer comme ça. Je me demande aussi si je vais un jour pouvoir m'en sortir, trouver un équilibre sans avoir à mentir constamment. Je ne suis



pas fière de ce que je fais, mais je ne suis pas honteuse non plus. Je fais ce que je peux pour mes enfants. Ce que je voudrais, c'est qu'il y ait plus de soutien pour les mères seules comme moi, qu'on ne soit pas obligées de se mettre dans des situations comme celle-là juste pour survivre. La société nous juge sans comprendre ce qui nous y amène. Je ne suis pas une criminelle, je suis juste une mère qui essaie de s'en sortir."

*Ce témoignage reflète la réalité de nombreuses femmes qui, confrontées à des difficultés financières, se tournent vers le travail du sexe pour subvenir aux besoins de leur famille, tout en gérant la peur constante du regard des autres et de la découverte.*

# SOFIA

"Je m'appelle Sofia, j'ai 22 ans, et je viens d'Europe de l'Est. Aujourd'hui, je suis à Nice, mais ce n'est pas un choix. Je suis ici parce que mes parents m'ont vendue à un réseau criminel quand j'avais 17 ans. J'ai grandi dans un petit village en Moldavie. Ma famille était très pauvre, et mon père avait des problèmes avec l'alcool et des dettes qu'il ne pouvait pas rembourser. Un jour, des hommes sont venus chez nous. Ils ont parlé avec mes parents, puis ils m'ont dit que j'allais partir travailler à l'étranger, que ce serait une bonne opportunité pour aider ma famille. Je n'avais pas mon mot à dire. Je me souviens encore du regard de ma mère quand je suis montée dans la voiture. Elle n'a rien dit.

À ce moment-là, j'ai compris que je ne rentrerais pas chez moi. Ils m'ont emmenée en Italie d'abord, puis en France. J'avais à peine 18 ans quand ils m'ont forcée à travailler dans la rue à Nice. J'étais terrorisée. Ils prenaient tous mes papiers, je n'avais pas de téléphone, pas d'argent. Si je refusais de faire ce qu'ils demandaient, ils me frappaient ou menaçaient de s'en prendre à ma petite sœur restée au pays. Je n'étais pas seule dans cette situation. D'autres filles venaient de Roumanie, de Bulgarie, du Nigéria...

Toutes piégées comme moi. Les clients ne se doutent pas toujours que derrière notre sourire forcé, il y a de la peur et de la douleur. Certains s'en fichent. D'autres le savent très bien et en profitent. J'ai vécu des choses que je n'ose même pas raconter. La violence est partout : chez les clients, dans le réseau, et même dans la rue, avec des passants ou la police qui nous traite comme des criminelles. Il m'est arrivé d'être arrêtée par des policiers qui savaient que j'étais forcée, mais ça ne les intéressait pas. Pour eux, on est toutes dans le même sac. Ça fait maintenant quatre ans que je suis ici. J'ai changé de « patron » plusieurs fois, mais c'est toujours le même cauchemar. Je vis dans un petit appartement que je partage avec d'autres filles du réseau. On nous surveille tout le temps.

J'ai essayé de m'enfuir une fois, mais ils m'ont retrouvée. Ils savent comment faire peur, comment te faire croire que tu n'as aucune issue. Mais il y a quelques mois, un client régulier m'a parlé d'une association qui aide les victimes de traite. J'ai commencé à réfléchir. Peut-être qu'il y a une sortie.

Peut-être que je peux encore espérer. J'ai peur, mais je veux croire qu'il y a une vie après ça. Ce que j'aimerais, c'est juste être libre. J'ai essayé de m'enfuir une fois, mais ils m'ont retrouvée. Ils savent comment faire peur, comment te faire croire que tu n'as aucune issue. Mais il y a quelques mois, un client régulier m'a parlé d'une association qui aide les victimes de traite. J'ai commencé à réfléchir. Peut-être qu'il y a une sortie. Peut-être que je peux encore espérer. J'ai peur, mais je veux croire qu'il y a une vie après ça. Ce que j'aimerais, c'est juste être libre.

Choisir où je vais, ce que je fais, sans avoir à regarder derrière moi. Je ne veux plus vivre dans la peur. Mais pour ça, il faut que la société ouvre les yeux sur ce qu'on vit. Beaucoup pensent que le travail du sexe est toujours un choix. Pour certaines, c'est peut-être vrai, mais pour beaucoup d'entre nous, c'est un piège, une horreur, une prison. Et tant que personne n'en parle vraiment, on reste invisibles."

*Ce témoignage reflète la parole de nombreuses victimes de traite des êtres humains, un phénomène qui touche de nombreuses personnes à travers le monde, souvent dans des situations de grande vulnérabilité. Il met en lumière les mécanismes d'exploitation et la difficulté d'échapper à ces réseaux.*

# JULIE


"Je m'appelle Julie, j'ai 28 ans et ça fait presque cinq ans que je vis dans la rue à Nice. Je suis travailleuse du sexe, mais honnêtement, je ne sais même plus si c'est un métier ou juste un moyen de survivre. Tout s'est enchaîné si vite que j'ai l'impression d'avoir perdu le contrôle depuis longtemps.

Avant, ma vie était normale, du moins en apparence. J'avais un boulot dans la vente, un petit appartement à Cannes. Puis j'ai rencontré quelqu'un qui m'a entraînée dans la drogue. Au début, c'était juste pour "s'amuser", puis c'est devenu une habitude, un besoin. La cocaïne, puis l'héroïne. J'ai perdu mon boulot, mes amis se sont éloignés, ma famille a essayé de m'aider, mais j'étais déjà trop loin. J'ai fini à la rue, sans rien, juste avec mon sac et mes habitudes qui me détruisaient un peu plus chaque jour.

Le travail du sexe est arrivé parce que je n'avais plus d'autres options. Quand t'es une femme, jeune, à la rue, tu deviens vite une cible. Mais ça devient aussi une monnaie d'échange. J'ai commencé pour payer mes doses, puis pour avoir de quoi manger, dormir à l'abri de temps en temps. Ce n'est pas un choix, c'est une nécessité. Et quand t'es en manque, tu ne réfléchis plus trop à qui tu dis oui. Tu acceptes des trucs que tu n'aurais jamais imaginé faire, juste pour avoir ta dose et tenir jusqu'au lendemain.

Les rues de Nice, surtout autour de la gare ou du vieux port, c'est un monde à part. La nuit, c'est dangereux. Les clients peuvent être violents, et il y en a qui profitent du fait que tu sois vulnérable. J'ai déjà été agressée, volée, laissée pour morte une fois. Et la police ? Ils s'en foutent. Parfois, ils nous virent des endroits où on essaie juste de dormir, ou ils ferment les yeux sur les mecs qui nous maltraitent. On est invisibles pour eux.

Quand ça devient trop dur, je vais à l'accueil de jour ou à l'abri de nuit pour les SDF. Là-bas, on peut se reposer un peu, prendre une douche, avoir un repas chaud. Il y a des gens qui essaient de nous aider, des travailleurs sociaux, des bénévoles qui ne nous jugent pas. Mais ce n'est jamais suffisant. Tu repars le lendemain, et c'est la même galère qui recommence. Parfois, ils me parlent de cure de désintoxication, de centres d'hébergement, mais je ne suis pas encore prête. Ou peut-être que j'ai juste peur d'échouer. La plus grande difficulté dans tout ça, c'est de garder un peu d'humanité. Quand tu vis dans la rue, que tu vends ton corps pour survivre, tu commences à te voir comme un déchet.



Le regard des autres te détruit plus que le manque ou la violence. Les gens te regardent avec dégoût ou, pire, font semblant de ne pas te voir. T'es là, mais t'existes plus vraiment.

J'aimerais dire que j'ai de l'espoir, que je vois une sortie, mais je ne sais pas. Peut-être qu'un jour, je trouverai la force de m'en sortir, d'arrêter la drogue, de reconstruire quelque chose. Pour l'instant, je me contente de survivre, un jour après l'autre."

*Ce témoignage met en exergue les défis quotidiens liés à la marginalisation, à la dépendance et aux difficultés d'accès aux ressources et au soutien.*

# MARION

"Je m'appelle Marion, j'ai 21 ans et je vis à Nice depuis deux ans. Mon entrée dans le travail du sexe s'est faite de manière assez progressive, à travers ce qu'on appelle le « sugar dating ». Au départ, je ne voyais même pas ça comme du travail du sexe. C'était juste... des arrangements. Tout a commencé quand j'avais 19 ans. J'étais en première année de fac à Nice, loin de ma famille, et comme beaucoup d'étudiants, je galérais à boucler mes fins de mois. Entre le loyer, les factures et les courses, c'était la galère permanente. Un jour, en scrollant sur Instagram, je suis tombée sur des filles qui parlaient de leurs « sugar daddies » : des hommes plus âgés qui les « soutenaient » financièrement en échange de compagnie, de sorties, ou parfois plus. Elles avaient des sacs de luxe, des voyages, une vie qui paraissait facile. Ça m'a intriguée. J'ai fini par m'inscrire sur un site de « Daddy ». Au début, c'était juste pour voir. J'ai rencontré un homme d'une cinquantaine d'années, très poli, qui m'a proposé de dîner. Il m'a offert un cadeau après le repas, sans rien demander de plus. C'était déstabilisant, mais ça paraissait inoffensif. Puis, les choses ont évolué : il a commencé à attendre plus que des dîners. Et c'est là que j'ai compris qu'être une baby, c'était bien plus flou que ce que je pensais. Finalement, c'est du travail du sexe, mais déguisé sous une apparence plus "chic", plus acceptable. Rapidement, d'autres hommes m'ont contactée, via Instagram, Snapchat, ou même des groupes privés sur Telegram. Certains voulaient des rendez-vous réguliers, d'autres des photos ou des vidéos. Avec le temps, ça devenait une source de revenu importante. Je pouvais gagner en une semaine ce que je n'aurais jamais pu espérer avec un job étudiant. Et pourtant, ce n'était pas sans conséquences.

Les « sugar daddies » aiment te faire croire que tu es en contrôle, que c'est toi qui fixes les règles. Mais en réalité, c'est eux qui ont le pouvoir. Certains deviennent possessifs, jaloux, ils veulent que tu sois "disponible" quand eux le décident. D'autres franchissent des limites sans ton consentement, en pensant que parce qu'ils paient, tout leur est dû. Et puis il y a la peur constante : celle que quelqu'un de mon entourage découvre ce que je fais, que mes photos se retrouvent en ligne, ou pire, que l'un de ces hommes dépasse les bornes. J'ai essayé d'arrêter plusieurs fois, mais c'est difficile. L'argent rapide est une addiction, surtout quand tu n'as pas d'autres options aussi faciles. Et même si je voulais revenir à une vie "normale", c'est compliqué. Il y a des trous dans mon CV, des expériences que je ne peux pas expliquer.

Et je me demande souvent : est-ce que je suis déjà trop "marquée" par tout ça ? Aujourd'hui, je continue à voir certains clients, mais je suis plus sélective. J'essaie aussi de reprendre mes études, pour avoir une porte de sortie. Ce que je veux, c'est qu'on arrête de croire que les filles qui font ça sont juste "avidées" ou "paresseuses". Il y a beaucoup de raisons derrière ces choix, et ce n'est pas toujours aussi glamour que ce qu'on voit sur les réseaux. Le « sugar dating », ce n'est pas qu'un jeu de luxe, c'est aussi des risques, des blessures, et des conséquences qu'on ne voit pas toujours venir."

*Ce témoignage illustre la frontière floue entre le sugar dating et le travail du sexe, tout cela n'étant qu'une question de formulation au final. Il montre comment des jeunes personnes peuvent se retrouver dans des situations complexes sous l'apparence de relations "mutuellement bénéfiques".*


# YACINE

"Je m'appelle Yacine, j'ai 29 ans et je viens d'Alger. Ça fait maintenant quatre ans que je vis à Nice, et presque autant de temps que je fais du travail du sexe. Ce n'était pas ce que j'avais prévu en venant en France, mais la vie prend parfois des tournants inattendus. En Algérie, où j'ai grandi, j'ai toujours su que j'étais attiré par les hommes, mais là-bas, c'était impossible de l'assumer. L'homosexualité est un sujet tabou, et la peur de la violence ou des représailles est constante. Après des années à cacher qui j'étais, j'ai décidé de partir. J'avais entendu dire que la France était plus tolérante, qu'on pouvait y vivre librement. J'ai réussi à obtenir un visa étudiant et je suis arrivé à Nice plein d'espoir.

Mais une fois ici, les choses se sont compliquées. J'avais peu d'argent, et mes économies sont parties très vite entre le loyer, la nourriture et les frais d'inscription à l'université. Je ne connaissais presque personne et c'était difficile de trouver un travail légal sans réseau ni papiers en règle après l'expiration de mon visa. C'est sur des applications de rencontres que tout a commencé. Des hommes plus âgés me proposaient de l'argent pour des rendez-vous. Au début, je refusais, je voulais m'en sortir autrement. Mais quand tu n'as plus rien dans ton frigo et que tu risques de dormir dehors, tu reconsidères tes options.

Le travail du sexe est vite devenu une façon de survivre. Je me disais que c'était temporaire, juste le temps de me remettre sur pied. Mais les semaines sont devenues des mois. Ce n'est pas un métier facile, surtout quand tu es un homme. Les clients peuvent être exigeants, irrespectueux, parfois violents. Certains ne veulent pas entendre "non", d'autres te paient et s'attendent à ce que tu fasses des choses que tu n'avais jamais acceptées. Et puis il y a la peur de la police. Même si le travail du sexe n'est pas illégal en France, en tant que migrant sans papiers, je suis toujours en danger. Un contrôle peut tout faire basculer.

Le plus difficile, c'est la solitude et la double vie. Je ne peux pas en parler à ma famille en Algérie, ils ne comprendraient pas. Je ne peux pas leur dire que je suis gay, encore moins que je fais ce travail. Ici, j'ai rencontré d'autres personnes dans la même situation que moi, des migrants qui ont dû faire des choix difficiles pour survivre. On se soutient comme on peut, mais ça ne remplace pas une vraie stabilité. Aujourd'hui, j'essaie de trouver des solutions pour sortir de cette situation. J'ai contacté des associations qui aident les

The background of the page features a stylized illustration of a woman with her arms raised in a gesture of protest or defiance. She is wearing a dark, patterned garment. The illustration is overlaid on a grid pattern of thin, light-colored lines. The overall color scheme is a mix of dark and light tones, creating a textured, layered effect.

migrants et les travailleurs du sexe. J'espère pouvoir régulariser ma situation et trouver un travail plus stable. Mais le chemin est long, et l'incertitude pèse chaque jour. Je ne veux pas être vu comme une victime, mais je veux que les gens comprennent que beaucoup d'entre nous n'ont pas choisi cette vie. Parfois, c'est juste la seule option qu'il nous reste."

*Ce témoignage reflète la réalité de nombreux travailleurs du sexe migrants, confrontés à des défis liés à leur statut administratif, à la discrimination et à la précarité. Il met en lumière la complexité des choix et des contraintes auxquels ces personnes sont confrontées.*

# JULIEN

"Je m'appelle Julien, j'ai 23 ans et je suis travailleur du sexe à Nice. Ce n'est pas vraiment quelque chose que j'avais prévu de faire, mais la vie m'a un peu poussé dans cette direction. Aujourd'hui, je rencontre surtout des femmes plus âgées, des clientes que je croise en ligne, dans des bars ou des clubs. Ça surprend souvent quand j'en parle, parce que les gens ne s'imaginent pas que des hommes peuvent aussi faire ce métier, et encore moins avec des femmes. J'ai grandi à Toulon dans une famille assez modeste. Après le bac, j'ai déménagé à Nice pour faire des études en communication, mais la réalité m'a vite rattrapé : le coût de la vie, les loyers, les factures... J'enchaînais les petits boulots dans la restauration, mais ça ne suffisait jamais. Un soir, dans un bar, j'ai rencontré une femme qui avait la cinquantaine, élégante, un peu mystérieuse. On a discuté, on a ri, et à la fin de la soirée, elle m'a proposé de la rejoindre dans son hôtel. Le lendemain, elle avait laissé une enveloppe sur la table de chevet. À ce moment-là, j'ai compris où je venais de mettre les pieds. Au début, ça m'a semblé étrange, mais pas désagréable. J'ai commencé à recevoir des messages via les réseaux sociaux, surtout sur des applis comme Instagram ou même Tinder. Les femmes que je rencontre sont souvent des veuves, des divorcées, ou simplement des femmes qui veulent s'amuser sans attaches. Certaines cherchent de la compagnie, d'autres quelque chose de plus intime. Très vite, ça a dépassé l'occasionnel. J'ai découvert que je pouvais bien gagner ma vie en faisant ça, mieux qu'avec n'importe quel job étudiant. Mais ce n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire. Il y a des risques, bien sûr. Parfois, je tombe sur des femmes qui deviennent possessives, qui ne respectent pas les limites. D'autres essaient de d'abuser de la situation, pensant que parce que je suis un homme, j'aime tout et que je peux gérer n'importe quoi. Il y a aussi le regard des autres. Je ne peux en parler à personne, même pas à mes potes. Quand tu es un homme, on te dit que c'est « facile », que tu as de la chance. Mais personne ne parle de la pression mentale, de la solitude ou de la peur de croiser quelqu'un que tu connais.

Les réseaux sociaux, c'est une vitrine, mais ça peut aussi te piéger. J'ai déjà eu des clientes qui menaçaient de balancer des captures de nos conversations si je ne faisais pas ce qu'elles voulaient. La frontière entre le travail et la vie perso devient floue. Parfois, je me demande si les filles que je rencontre dans la vraie vie s'intéressent à moi pour qui je suis ou pour ce que je fais.

Aujourd'hui, je continue parce que ça me permet de vivre confortablement, mais je sais que ce n'est pas quelque chose que je veux faire toute ma vie, en tout cas, je l'espère. J'aimerais finir mes études, trouver un boulot "normal", mais j'ai peur que ce que je fais maintenant me suive. Il n'y a pas beaucoup de soutien pour les mecs dans ce milieu, on n'en parle presque jamais. Ce que j'aimerais, c'est qu'on arrête de croire que le travail du sexe est plus simple ou moins dangereux pour les hommes. On a les mêmes galères, juste dans le silence."

*Ce témoignage reflète la réalité souvent méconnue des hommes travailleurs du sexe, mettant en lumière des dynamiques différentes mais tout aussi complexes, notamment dans les rapports avec les clientes et la perception sociale.*

# LAURE


J'étais venue à Nice pour fuir ma vie de famille compliquée à Lille. Je pensais trouver un boulot dans la restauration, n'importe quoi pour m'en sortir. Mais la réalité m'a vite rattrapée. Pas d'argent, pas de toit, et surtout, personne sur qui compter. C'est là que j'ai rencontré un type dans un bar qui m'a promis monts et merveilles. Au début, c'était juste des soirées, des petits services, et puis rapidement, je me suis retrouvée piégée. J'avais 19 ans quand tout a commencé.

Au début, je me disais que c'était temporaire, que j'allais vite en sortir. Mais l'argent facile et la pression ont fait que les semaines sont devenues des mois, puis des années. Les clients... certains étaient « gentils », d'autres violents. Mais même les « gentils », je les revois encore dans mes cauchemars. Le pire, c'était pas la violence physique, c'était cette impression de disparaître, de devenir invisible, un objet.

J'ai vécu des choses que je n'arrive même pas à raconter. Des nuits entières à trembler, à prier pour que ça se termine vite. Et quand ça finissait, il fallait recommencer le lendemain. Il y avait cette peur constante : peur de tomber sur un client dangereux, peur de la police, peur de moi-même aussi. Parce qu'au fond, je me détestais de faire ça, mais je ne voyais pas d'autre issue.

Quand j'ai enfin réussi à partir, ça n'a pas été un soulagement immédiat. J'avais quitté la rue, mais la rue ne m'avait pas quittée. Les flashbacks sont devenus quotidiens. Je pouvais être dans un supermarché, et l'odeur d'un parfum, un regard, un mot me ramenait là-bas. La nuit, je faisais des cauchemars. Je me réveillais en sueur, persuadée qu'un de mes anciens clients était dans ma chambre. J'ai même changé plusieurs fois d'appartement, de quartier, rien n'y faisait. La peur était en moi.

Aujourd'hui, j'ai 32 ans. J'essaie de reconstruire quelque chose, mais c'est difficile. J'ai fait des thérapies, j'ai rencontré des gens qui m'ont tendu la main, mais les cicatrices sont profondes. Le regard des autres est dur aussi. Même quand ils ne savent pas, j'ai l'impression qu'ils peuvent deviner, qu'ils voient à travers moi. Je travaille dans un petit magasin maintenant, mais je n'arrive pas à rester trop longtemps dans le même endroit. J'ai toujours cette peur de recroiser un ancien client. Et parfois, ça arrive. Un visage familier dans la foule, et mon cœur s'arrête. Je me sens de nouveau piégée.

A photograph of a path through a forest. The path is made of dirt and is flanked by tall grasses and various trees. Sunlight filters through the canopy, creating dappled light on the ground. The overall atmosphere is peaceful and natural.

Ce que j'aimerais dire, c'est que sortir de la prostitution, ce n'est pas juste arrêter de vendre son corps. C'est un combat de chaque jour pour récupérer son âme, pour se pardonner, pour se sentir digne, redevenir humaine. Et ça, c'est peut-être le plus difficile."

Ce témoignage met en lumière non seulement les traumatismes vécus, mais aussi les séquelles psychologiques persistantes, comme les flashbacks, les cauchemars, et la peur omniprésente.

# MIREILLE

"Quand j'ai commencé, c'était une autre époque. J'avais 27 ans, j'avais quitté un boulot de vendeuse qui payait des clopinettes. Les trottoirs de Nice, c'était mon bureau. On travaillait entre filles, on se protégeait, on se connaissait toutes. Les clients venaient en voiture, ils s'arrêtaient, baissaient la vitre, et on discutait un peu avant de monter. C'était presque... humain, tu vois ? On sentait la solitude chez eux, mais y'avait du respect, souvent même de la tendresse.

Et puis Internet est arrivé. Au début, c'était discret, des petites annonces dans les journaux ou sur des sites spécialisés. Mais avec les réseaux sociaux, ça a tout bouleversé. Aujourd'hui, tu peux trouver une fille en deux clics, et pas besoin de sortir de chez toi. Des jeunes, des très jeunes parfois, qui cassent les prix. Elles font ça sur Instagram, sur Snapchat, sans même se dire qu'elles font le même métier que moi. Elles pensent que c'est temporaire, un moyen rapide de se faire de l'argent. Mais elles se rendent pas compte des risques. Pas de rue, pas de collègues pour te surveiller. Si ça tourne mal, t'es seule.

La concurrence est rude. Moi, avec mes rides et mes années, je ne fais plus le poids face à ces gamines. Mais j'ai mes habitués. Des vieux clients qui me connaissent depuis des années, qui viennent moins souvent, mais qui savent que je suis là. Ce qui me frappe le plus, c'est la tristesse. Avant, les hommes venaient chercher du contact, de la chaleur humaine. Aujourd'hui, ils sont perdus. Ils consomment, comme tout le reste. Ils te regardent à peine, le nez dans leur téléphone même pendant l'acte. C'est froid, mécanique.

Et la société... Elle est devenue hypocrite. On parle de liberté, de tolérance, mais on nous regarde toujours de travers. Avant, c'était plus franc : t'étais une pute, point. Maintenant, les gens font semblant de pas voir, mais ils jugent pareil. Et la police ? Ça dépend des jours. Parfois ils ferment les yeux, parfois ils font la chasse. On est des cibles faciles.

Mais tu sais quoi ? Malgré tout, je ne regrette pas. Ce métier, c'est ma vie. J'ai vu des choses que peu de gens voient, j'ai compris des vérités sur les hommes, sur la solitude, sur le besoin d'amour. C'est ça, qui me reste. Même si aujourd'hui, c'est plus dur et plus triste. Ce n'est pas juste la prostitution qui a changé, c'est le monde entier."

"Ce témoignage essaie de capturer le mélange de nostalgie, de réalisme et de résilience qu'une personne avec une telle expérience pourrait ressentir face aux évolutions de la société et de son activité.

# CLARA

"Quand je suis arrivée à Nice, je ne pensais pas que ma vie prendrait cette tournure. Au début, c'était juste pour arrondir les fins de mois, mais rapidement, ça a pris plus de place dans ma vie. De célèbres lieux culturels niçois endroits sont devenus des lieux familiers, pas seulement pour l'art ou les expos, mais pour ce qui se passe en coulisses. Le milieu arty de la nuit à Nice, c'est un peu un microcosme : entre les artistes, les étudiants et ceux qui cherchent autre chose... la drogue circule facilement, et avec elle, les opportunités. Les mecs plus âgés viennent pour les soirées, mais restent pour les filles. Certains sont réguliers, d'autres juste de passage. C'est à la fois pratique et dangereux. Il y a un certain anonymat, mais aussi une proximité qui peut vite devenir étouffante.

Les lieux d'art, c'est un autre monde. Plus élitiste, mais les mêmes dynamiques. Les vieux riches viennent aux vernissages, ils traînent autour des jeunes, et les propositions finissent toujours par tomber. Là-bas, c'est plus feutré, moins frontal que dans des bars ou des clubs, mais au final, c'est le même jeu. Ce qui me frappe, c'est comment tout ça est normalisé, intégré dans la vie culturelle de la ville. Ce n'est pas juste une question de besoin d'argent, c'est aussi cette ambiance où vendre son corps devient presque une extension de l'image qu'on projette.

La drogue aide à faire passer certaines choses. Tu rencontres des gens, ça commence par un verre, ça finit ailleurs. Et puis, dans ces milieux, c'est difficile de dire non, surtout quand tout le monde fait semblant que c'est cool, que c'est de l'art de vivre. Mais à la fin, quand tu rentres chez toi, t'es juste fatiguée, et tu te demandes combien de temps ça peut durer avant que ça ne te bousille vraiment. Les réseaux sociaux, eux, embellissent tout ça. Tu peux faire croire que t'es une entrepreneuse de ton corps, mais la réalité, c'est souvent beaucoup plus sombre. Ce n'est pas toujours des choix, parfois c'est juste des chemins que t'as pris sans trop savoir pourquoi."

*Ce témoignage illustre à la fois la normalisation de certaines pratiques dans des lieux culturels, et les dynamiques de pouvoir et de précarité qui sous-tendent ces expériences. Il met aussi en avant le contraste entre l'image publique de ces espaces et les réalités plus complexes qui s'y déroulent en marge.*

# SOPHIE

Cela fait plus de dix ans que je travaille avec des femmes en situation de prostitution, et ce que je vois à Nice aujourd'hui est très différent de ce que c'était il y a quelques années. Le marché a complètement changé. Avant, on avait surtout affaire à des femmes venues de l'Est ou d'Afrique, souvent sous l'emprise de réseaux bien structurés. Aujourd'hui, avec l'arrivée des réseaux sociaux et des plateformes comme « OnlyFans », « Instagram » ou même des messageries cryptées, la frontière entre prostitution, Sugar dating et simple échange de services devient floue. On voit de plus en plus de jeunes Françaises, souvent étudiantes, qui entrent là-dedans en pensant avoir le contrôle, mais qui se retrouvent vite piégées.

À Nice, des lieux qui sont censés être des espaces culturels, deviennent des terrains de chasse pour certains prédateurs. On nous rapporte régulièrement des cas où des jeunes filles sont approchées lors de soirées, sous prétexte de projets artistiques ou de collaborations. L'ambiance est faussement détendue, mais derrière, il y a souvent des hommes plus âgés, avec de l'argent, qui savent exactement ce qu'ils cherchent. Ce sont des rencontres qui peuvent sembler anodines, mais qui glissent rapidement vers des situations d'exploitation.

La drogue joue un rôle énorme dans cette dynamique. Elle est omniprésente dans ces milieux : ça commence par un peu d'ecstasy ou de cocaïne pour se détendre en soirée, et ça finit par des dépendances qui les rendent encore plus vulnérables. Les filles pensent qu'elles maîtrisent, qu'elles peuvent arrêter quand elles veulent, mais la réalité est plus compliquée. La drogue devient un outil de contrôle, et ça les enferme dans des cercles où il est très difficile de sortir, surtout quand des dettes commencent à s'accumuler.

Ce qui est nouveau et inquiétant, c'est aussi la façon dont les réseaux sociaux amplifient le phénomène. Les filles se présentent comme des « entrepreneuses », elles parlent de leur « business », mais cette façade cache souvent des réalités bien plus dures. Certaines finissent par être harcelées ou menacées quand elles veulent arrêter. Les proxénètes traditionnels n'ont pas disparu, ils ont simplement changé de méthodes. Aujourd'hui, le contrôle se fait à distance, avec des pressions psychologiques et financières.

Nous, on essaie de leur offrir des alternatives, un soutien psychologique, mais surtout un espace où elles peuvent parler sans jugement. C'est difficile, parce

que beaucoup ne se reconnaissent pas comme victimes. Elles pensent que c'est un choix, jusqu'à ce que la situation devienne ingérable. Ce qu'il faut comprendre, c'est que derrière l'apparente liberté, il y a des mécanismes d'exploitation très subtils. Et malheureusement, la société ne veut pas toujours voir ça."

*Ce témoignage met en lumière l'évolution des formes de prostitution, en insistant sur l'impact des réseaux sociaux, de la drogue et des dynamiques de pouvoir qui s'exercent dans des lieux pourtant perçus comme des espaces culturels ou artistiques. Il souligne aussi le défi que représente l'accompagnement de ces jeunes femmes, qui oscillent entre l'illusion de l'autonomie et la réalité de l'exploitation.*

# LILA

"Je suis travailleuse du sexe depuis cinq ans, et je suis fatiguée de devoir me justifier en permanence. Ce que je fais, c'est un boulot. Point. Pas un drame personnel, pas un signe de détresse. C'est du travail, et comme tout travail, il mérite des droits, une protection, un cadre légal. Mais en France, on préfère fermer les yeux et nous laisser dans une zone grise, où on est à la fois tolérées et criminalisées. C'est l'hypocrisie totale.

Je milite pour une réglementation claire, parce que l'illégalité ou le flou, ça n'aide personne. Ça nous expose à des violences, à des abus, et ça nous empêche d'avoir accès à des protections sociales de base : couverture santé, retraite, chômage. Pourquoi est-ce qu'une femme qui vend son corps pour des pubs ou du cinéma est célébrée, mais si elle le fait de manière directe, elle devient un problème ? C'est la même logique de vente, sauf que l'une est légitimée par la société, l'autre non. Moi, je ne demande pas qu'on célèbre ce que je fais. Je demande juste qu'on reconnaisse que j'existe et que j'ai des droits.

À Nice, le marché a changé, oui, mais pas comme les médias aiment le raconter. Ce n'est pas juste des filles paumées sous l'emprise de proxénètes ou de la drogue, même si ça existe. C'est aussi des femmes comme moi, qui ont choisi ce métier parce qu'il nous permet une certaine liberté, une flexibilité que d'autres jobs ne donnent pas. Mais cette liberté est illusoire tant qu'on n'a pas de cadre légal. Sans régulation, on reste à la merci des clients violents, des contrôles policiers arbitraires, et du regard social.

"Regardez l'Allemagne, les Pays-Bas, même la Nouvelle-Zélande. Là-bas, le travail du sexe est reconnu, les conditions sont encadrées, et ça change tout. Ici, en France, on préfère nous moraliser. On nous parle de victimisation, comme si c'était aussi simple. La réalité, c'est qu'on est fatiguées des débats idéologiques sur nos corps. On veut juste des lois qui protègent, pas des discours qui nous réduisent à des symboles.

les gens adorent fantasmer sur notre vie. Mais derrière les paillettes et les clichés, il y'a des réalités beaucoup plus banales: des factures à payer des rendez-vous médicaux, des fins de mois difficiles. Ce que je fais, ce n'est pas plus ou moins noble qu'un autre boulot. Je vends un service, comme une masseuse, une psy, ou n'importe quel autre professionnel du care.

La différence, c'est que la société refuse de l'admettre parce qu'elle ne sait pas quoi faire de sa propre hypocrisie face au sexe. Je continuerai de militer jusqu'à ce qu'on ait des droits concrets. Pas parce que je veux que tout le monde devienne travailleur ou travailleuse du sexe, mais parce que tant qu'il y aura des gens qui font ce métier, ils méritent de le faire dans des conditions dignes. Le déni ne nous protège pas. Le cadre légal, si."

*Ce témoignage reflète une position militante, revendicative, où la question du travail du sexe est abordée sous l'angle des droits sociaux et de la régulation, en opposition aux discours moralistes ou victimisants. Lila incarne une voix intellectuelle mais pragmatique, ancrée dans une réalité quotidienne qu'elle refuse de voir réduite à des stéréotypes.*

# LÉA

"Franchement, à Nice, quand t'es dans le milieu, t'es surtout livrée à toi-même. Y a bien quelques assos qui essaient de faire quelque chose, mais au-delà de ça, c'est le désert. La plupart des associations prétendent nous aider, elles disent qu'elles mènent des actions de prévention, qu'elles sont là pour les travailleuses du sexe, mais en vrai... elles prennent les subventions et on ne les voit jamais sur le terrain. C'est du vent. Elles organisent des réunions, des événements pour se donner bonne conscience, mais quand t'as vraiment besoin d'aide, il n'y a plus personne.

Le pire, c'est les assos étudiantes. Elles aiment bien se la jouer « militantes féministes », toujours prêtes à défendre les droits des femmes, mais en vrai, elles ferment les yeux sur ce qui se passe autour d'elles. Certaines vont même jusqu'à favoriser l'activité, en fermant les yeux sur les soirées où tout ça se mélange. Elles connaissent les endroits, les types qui traînent là, mais tant que ça ne dérange pas leur image ou leur petit confort, elles disent rien.

Le pire, c'est que quand tu veux t'en sortir, il n'y a pas de réel soutien. On te dit d'aller voir des psys, de chercher un autre boulot, mais qui va t'aider à payer ton loyer pendant ce temps ? Les solutions concrètes, il n'y en a pas. Et puis, la précarité à Nice, elle est énorme. Le coût de la vie est dingue, les loyers sont hors de prix, et même avec un job normal, n't'y arrives pas. Ce n'est pas pour rien que de plus en plus de filles se tournent vers le travail du sexe. Ce n'est pas toujours un « choix », c'est juste que les autres options sont limitées.

Ce qui me fatigue le plus, c'est qu'on nous demande de nous débrouiller toutes seules, mais quand on le fait, on est jugées. On nous traite de « femmes libérées » quand ça arrange, mais dès qu'on dit qu'on galère, on nous accuse de nous victimiser. Alors oui, je gère mon truc, mais j'aimerais bien qu'on arrête de faire semblant que tout va bien et qu'on reconnaisse qu'il y a des vraies failles dans le système. Et que les assos qui se gavent sur notre dos commencent à bosser pour de vrai."

*Ce témoignage met en avant la frustration et le sentiment d'abandon que peuvent ressentir certaines travailleuses du sexe à Nice. Il souligne l'écart entre le discours officiel des associations et la réalité sur le terrain, ainsi que l'ambiguïté des milieux étudiants et culturels, souvent complices d'une situation qu'ils prétendent combattre.*

# AMINA

"Je m'appelle Amina, j'ai 20 ans et je viens de Somalie. Quand je suis partie de chez moi, je pensais que j'allais trouver une vie meilleure en Europe. C'est ce qu'on m'avait promis. On m'a dit que je pourrais travailler comme femme de ménage ou dans un restaurant en France, aider ma famille restée là-bas. Mais dès que je suis arrivée à Nice, j'ai compris que tout était un mensonge.

Le réseau qui m'a fait venir m'a tout pris : mes papiers, mon téléphone, ma liberté. Ils disaient que je leur devais de l'argent pour le voyage, et que je devais travailler pour rembourser. Mais ce travail, c'était la rue. Ils m'ont forcée à me prostituer. Je n'avais pas le choix. Si je refusais, ils me frappaient, me menaçaient, et disaient qu'ils feraient du mal à ma famille en Somalie. Je ne connaissais personne ici, je ne parlais pas français, je ne savais même pas où j'étais exactement. Tout ce que je savais, c'est que je devais obéir.

Les nuits étaient les pires. Je me mettais sur la Promenade des Anglais ou dans des coins plus discrets vers Gambetta. Les clients venaient, des hommes de tous les âges. Certains savaient qu'on n'était pas là de notre plein gré, mais ça ne les arrêtait pas. D'autres faisaient semblant de ne rien voir. C'était humiliant, et j'avais peur tout le temps. Peur des clients violents, peur des contrôles de police, peur des hommes du réseau qui surveillaient.

Un jour, j'ai eu de la chance. J'ai rencontré une femme dans la rue, elle faisait partie d'une association qui aide les filles comme moi. Elle m'a parlé doucement, m'a dit que je pouvais m'en sortir. Au début, je ne la croyais pas, j'avais trop peur. Mais après plusieurs rencontres, j'ai pris mon courage à deux mains. Une nuit, j'ai réussi à m'échapper et elle m'a emmenée au C.C.A.S (Centre Communal d'Action Sociale) de Nice. Là-bas, ils m'ont donné un endroit où dormir en sécurité et m'ont aidée à porter plainte contre le réseau.

Ça n'a pas été facile. J'avais peur des représailles. Mais l'association, la Mission Locale et le C.C.A.S m'ont accompagnée dans toutes les démarches : pour les papiers, pour la santé, et même pour apprendre le français. Ils m'ont trouvé un psychologue aussi, parce que les blessures ne sont pas que sur le corps, elles sont dans la tête. Petit à petit, j'ai commencé à me reconstruire. Aujourd'hui, je suis en formation pour devenir aide-soignante. J'ai encore des cauchemars, mais je sais que je suis sur le bon chemin. Je veux aider les autres, comme on m'a aidée.

Je raconte mon histoire parce que je veux que les gens sachent ce qui se passe vraiment. Beaucoup de filles comme moi sont encore piégées, ici à Nice, dans les rues, dans des appartements. Ce n'est pas juste une question de choix ou de liberté. C'est de l'esclavage moderne. Et on ne peut pas fermer les yeux."

*Ce témoignage d'Amina met en lumière la réalité brutale des réseaux de traite humaine à Nice, mais aussi l'importance des structures d'aide locales comme les associations, la Mission Locale et le C.C.A.S, qui jouent un rôle essentiel dans la reconstruction des victimes. Il illustre la résilience face à l'exploitation et l'espoir d'une nouvelle vie après l'enfer.*

# L'analyse du Philosophe Stéphane François : La prostitution à l'ère des réseaux sociaux et du capitalisme numérique (2025)

Stéphane François, spécialiste du symbolisme, des idéologies radicales et des mutations culturelles, aborde souvent les transformations sociales contemporaines à travers le prisme des idéologies, des mythes modernes et des mutations du capitalisme. S'il s'exprime sur le monde de la prostitution en 2025, son analyse s'inscrit dans une critique plus large des effets du néolibéralisme et de la culture numérique sur les représentations de soi et des rapports sociaux. Son travail autour du « capitalisme intime » redéfinit les problématiques dans ce domaine. Dans le cadre de ce recueil, en préambule, il est nécessaire de préciser qu'il n'est pas question de toutes les nouvelles formes d'esclavage moderne et de traites d'êtres humains. Le distinguo est important pour ne pas prêter à confusion. De même, il est important de distinguer Travail du Sexe et Proxénétisme. La lisière entre libre choix et trafic humain est parfois ténue. Ici, il est question de la notion du capitalisme de l'intime.

## La prostitution comme reflet du capitalisme extrême

La montée en puissance des réseaux sociaux numériques a profondément reconfiguré la manière dont la prostitution est perçue et pratiquée. Il ne s'agit plus seulement d'une activité marginalisée, cantonnée à l'ombre des rues ou de sombres hôtels, mais d'un phénomène qui s'intègre de plus en plus dans les logiques du marché et de l'entrepreneuriat individuel. Des plateformes comme OnlyFans ou Mym ou encore les réseaux sociaux plus classiques permettent à certaines jeunes personnes de se présenter non plus comme des victimes d'un système oppressif, mais comme des entrepreneuses maîtrisant leur image et leur "marché". Cette auto-perception est, pour François, le symptôme d'un capitalisme qui colonise l'imaginaire : la marchandisation du corps devient non seulement acceptable, mais valorisée comme un modèle de réussite économique. Ici on parle d'une aliénation consentie, où les individus croient exercer leur liberté alors qu'ils ne font que s'inscrire dans les injonctions du marché. Cette logique est d'autant plus pernicieuse qu'elle se drape dans le langage de l'empowerment : l'illusion de l'autonomie cache la réalité d'une exploitation subtile.

### La prostitution et la normalisation entrepreneuriale

Dans un contexte de capitalisme avancé, on pourrait interpréter la montée en puissance de la prostitution 3.0 (camgirls, live sex, etc.) comme une extension des logiques néolibérales. Le capitalisme apprécie absorber des sphères autrefois marginales ou stigmatisées en les reconfigurant sous des termes valorisants : ici, la figure de l'entrepreneuse indépendante.

Des jeunes femmes (et des hommes aussi) se revendiquent désormais comme des travailleuses du sexe auto-entrepreneuses, valorisant leur autonomie financière et leur contrôle de leur image. Mais cette autonomie est peut-être illusoire, car ces individus restent insérés dans des structures économiques qui les exploitent subtilement via des plateformes numériques. Ces dernières prélèvent des commissions importantes, dictent les règles de visibilité, et imposent des standards implicites de performance et d'apparence.

### Réseaux sociaux : vitrines du capitalisme intime

Les réseaux sociaux, jouent un rôle fondamental dans cette transformation. Ils servent de vitrines où la vie privée devient un produit à vendre. L'exposition de soi, autrefois perçue comme une atteinte à l'intimité, est aujourd'hui normalisée, voire encouragée. Le « self-branding » devient une norme, et la frontière entre la sphère publique et privée se dissout. Dans ce contexte, la prostitution en ligne s'inscrit dans un continuum où le corps est un capital parmi d'autres. Cette visibilité numérique accentue la pression sociale : les jeunes femmes sont incitées à performer une sexualité qui correspond aux attentes du marché, non pas par contrainte directe, mais par une intériorisation des valeurs capitalistes. Ce phénomène contribue à une redéfinition des rapports de pouvoir : la figure du proxénète traditionnel cède la place à une auto-exploitation rationalisée. Dans la marchandisation de l'intime, la distinction entre vie privée et vie publique s'efface. L'esthétique de la réussite personnelle se confond avec la sexualisation de soi, valorisant l'image du corps comme capital du capitalisme intime. La culture de l'influence promeut des récits où la réussite est individualisée : si vous échouez, c'est que vous n'avez pas assez travaillé ou que vous n'avez pas su vous "vendre" correctement. Cette logique de responsabilisation individuelle masque les inégalités structurelles, une thématique centrale dans les critiques du capitalisme.

### La normalisation du discours entrepreneurial

Ce qui semble particulièrement inquiétant, c'est la manière dont le discours entrepreneurial s'est infiltré dans ce domaine. Se présenter comme businesswoman dans le cadre de la prostitution est le reflet d'une société qui valorise l'initiative individuelle au détriment d'une réflexion collective sur les rapports de domination. Cette logique masque les réalités sociales et économiques qui poussent certaines à se tourner vers la vente de leur image ou de leur corps. On voit là une nouvelle forme de fétichisme de la marchandise, où le produit n'est plus un objet extérieur mais l'individu lui-même. Cette fétichisation brouille les lignes de la critique sociale, car elle transforme des problématiques structurelles en choix individuels. Ainsi, la société néolibérale parvient à désamorcer la critique en la dissolvant dans l'apparente autonomie des personnes. François insiste sur l'ambivalence de cette nouvelle forme de prostitution : d'un côté, elle semble offrir une voie d'émancipation économique à certaines personnes ; de l'autre, elle cache une précarité croissante. L'absence de sécurité sociale, de protection juridique et les risques d'exploitation restent omniprésents. Le capitalisme néolibéral tend à glorifier l'indépendance et l'entrepreneuriat tout en laissant les individus seuls face aux risques. La « gig economy », dont ces formes de prostitution numérique sont une extension, repose sur des travailleurs précaires, souvent isolés, sans filet de sécurité.

### Une société en perte de repères critiques

En définitive, l'analyse pointe les dangers d'une société où les logiques du marché pénètrent toutes les sphères de l'existence. La prostitution, autrefois marginalisée, devient un symptôme de la marchandisation généralisée des corps et des subjectivités. Les réseaux sociaux, loin d'être de simples outils de communication, jouent un rôle clé dans cette dynamique, en façonnant des subjectivités conformes aux exigences du capitalisme. Le véritable enjeu réside dans la capacité à reconstruire des espaces de critique et de résistance face à cette hégémonie idéologique. Il s'agit de repenser la notion de liberté, non pas comme la simple capacité de se vendre sur un marché, mais comme la possibilité de s'affranchir des logiques aliénantes qui gouvernent le monde contemporain. Ces nouvelles formes de prostitution numérique illustrent une tendance plus large du capitalisme contemporain : l'absorption de toutes les sphères de la vie dans la logique marchande. Ce qui est présenté comme un choix libre dissimule des dynamiques d'exploitation et de précarisation. La tension entre autonomie et précarité est au cœur de cette problématique. Il est important de mettre en garde contre l'illusion qui consiste à dire que la marchandisation de soi dans un cadre capitaliste est nécessairement synonyme d'émancipation.



ASSOCIATION NAGA

[WWW.NAGAPANIK.FR](http://WWW.NAGAPANIK.FR)

06 08 26 74 77

[NAGA.PANIK06@GMAIL.COM](mailto:NAGA.PANIK06@GMAIL.COM)

INSTAGRAM, THREAD,  
MASTODON, BLUESKY :  
NAGAMEDIAS

FACEBOOK, TIKTOK,  
YOUTUBE, X :  
NAGAPANIK

UN GRAND MERCI À TOUS.TES LES TRAVAILLEURS.EUSES DU SEXE POUR CES MOMENTS,  
CES MOTS ET CE PARTAGE D'EXPERIENCES,  
ET A TOUTES LES ASSOCIATIONS ET LES STRUCTURES  
QUI SE BATTENT TOUS LES JOURS SUR LE TERRAIN